



Un roman de **Monique Durand** traversé par l'appel du large *Page F 3*



**Louis Hamelin** dans la constellation du Loup *Page F 5*

# LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 MAI 2016



ARCHIVES LE DEVOIR

Comme le souligne Natasha Kanapé Fontaine: «Toute notre immense histoire de résistance est absente de l'Histoire; personne n'en sait rien. On fait partie de ce territoire depuis des millénaires. On est censés être là, partout!»

ENTREVUE

## Antiracisme 101

Natasha Kanapé Fontaine et Deni Béchard répondent par les mots aux lacunes de l'éducation

CATHERINE LALONDE

«**L**e racisme est toujours basé sur la simplification», écrit l'écrivain Deni Béchard. Est-ce que la simplification peut aider aussi à le contrer? La poète Natasha Kanapé Fontaine et lui font le pari que oui, en signant à quatre mains *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*, un échange de 26 lettres pensé dès le départ pour une publication ciblant essentiellement les jeunes, étudiants du secondaire et du cégep, puisque «c'est par eux que la société peut changer». Deux écrivains qui cherchent ainsi à répondre par les mots, hors littérature, aux lacunes de l'éducation.

Elle est poétesse, Innue, porte-parole de la cause autochtone, de plus en plus militante, semble-t-il. Il est romancier et journaliste, Américano-Gaspésien. Natasha Kanapé Fontaine (*N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, *Bleuets et abricots*, *Mémoire d'encrier*, 2012 et 2016) et Deni Béchard (*Vandal Love*, *Québec Amérique*, 2007; *Des Bonobos et des hommes*, *Ecosociété*, 2014) ont correspondu pendant trois mois sur le racisme. Une discussion faite de mots et d'idées simples, de dévoilement, de conscientisation des travers racistes de chacun, d'écoute, d'aveux et d'accueil plus que de débats et d'élaboration d'idées. Une cure d'écriture, en quelque sorte, qui vise à contaminer les écoles.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'écrivain Deni Béchard et la poète Natasha Kanapé Fontaine, deux écrivains qui échangent 26 lettres sur le racisme.

Les gens sont capables de faire la différence entre un Polonais, un Hongrois et un Français, mais pas entre un Haïda, un Sioux, un Cri, indique en entrevue au *Devoir* Natasha Kanapé Fontaine. «Personne ne peut ici nommer ces différences, et ce n'est pas normal, encore en 2016, qu'on en soit là. Il y a un manque flagrant d'éducation, je le vis tous les jours et mon travail est basé là-dessus, mais c'est dans les écoles que ça devrait se passer. Pendant mon cours d'histoire, je cherchais où j'étais dans ce cours, dans le manuel. Il y

avait des autochtones avant, on leur a donné des draps pleins de vérole, on les a tués, et après, on a commencé à peupler, et c'est fini!, sinon quelques images avec des franges et des tomahawks, et un encadré sur la crise d'Oka de 1990. Toute notre immense histoire de résistance est absente de l'Histoire; personne n'en sait rien. On fait partie de ce territoire depuis des millénaires. On est censés être là, partout!»

Depuis quelques mois, les autres provinces canadiennes ont commencé à réécrire leurs livres d'histoire pour

mieux parler du génocide autochtone, explique à son tour Deni Béchard. «Mais au Québec, ça ne se fait pas encore. Je crois aussi qu'être artiste, c'est parfois sortir de son champ artistique pour devenir militant. Pour moi, *Kuei* est une œuvre de militantisme, absolument. Et un manifeste, certainement.»

**Un peuple brun**

C'est donc pour pousser la société, plus concrètement pour inciter aussi des projets

VOIR PAGE F 2: ANTIRACISME



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le romancier Dimitri Nasrallah

LITTÉRATURE CANADIENNE

## Figures de l'exil

CHRISTIAN DESMEULES

C'est une histoire d'exil et de séparation familiale, de pertes de repères, de promesses faites et pas toujours tenues. Une histoire où un père et son fils quittent le Liban à feu et à sang au début des années 1980, une fois encore en guerre contre lui-même, pour sauter dans le grand vide de l'immigration.

*Niko* raconte le destin d'Antoine Karam et de son fils Nakhle, dit Niko, jetés tous les deux dans les bas-côtés de l'Histoire. Le père de Niko possédait une petite boutique d'équipement photo à Beyrouth, avant que la vitrine n'explode et que sa femme ne disparaisse, emportée elle aussi par une bombe.

Au début du deuxième roman de Dimitri Nasrallah — son premier traduit en français —, père et fils quittent donc le Liban pour Chypre, la Turquie, puis la Grèce. Le père, un peu déboussolé, estime comme d'autres qu'il est «plus sécuritaire de dormir dans la rue n'importe où dans le monde entier que d'essayer de se construire un avenir au Liban».

Fuyant «un pays devenu fou», Antoine décide d'envoyer son fils au Canada, à Montréal, chez sa belle-sœur et son mari qui y ont immigré quelques années auparavant — des gens qu'ils ne connaissent à peu près pas. L'enfant va être précipité dans le vide sans son père: il devra vivre avec le froid, apprendre le français, se faire une place dans l'intimité de deux inconnus.

Baba, son père, lui promet qu'il viendra le rejoindre aussitôt que possible. «Là-bas, l'avertit-il, tu vas voir des choses que tu ne vas peut-être pas comprendre, que moi-même je ne suis pas sûr de comprendre. Personne ne sait ce que nous réserve le futur. Le seul choix qu'il nous reste, c'est de vivre, de continuer à vivre, et de découvrir ce qui va arriver ensuite. Tout ce qu'on peut faire, c'est espérer.»

VOIR PAGE F 4: EXIL

Plurilinguisme et pluriculturalisme  
*Des modèles officiels dans le monde*

Sous la direction de  
GILLIAN LANE-MERCIER, DENISE MERLE  
et JANE KRUSTAS

Les Presses de l'Université de Montréal

Le savoir est ici

---

Mireille Paquet  
**La fédéralisation de l'immigration au Canada**

Les Presses de l'Université de Montréal

Le savoir est ici

www.pum.umontreal.ca

## CONTES CONTEMPORAINS

## Quitter le royaume de la beauté

Guillaume Corbeil en sorcier qui malmène les contes de fées

DANIELLE LAURIN

Oubliez les belles et douces princesses parfaites, les princes charmants parfaits, le bonheur parfait jusqu'à la fin des temps. Oubliez l'enchantement qui a nourri notre imaginaire d'enfants.

Vous entrez bel et bien dans de majestueux châteaux, mais derrière les apparences, tout se déglingue. Les carcans imposés par la royauté volent en éclats. Les carcans féminins surtout, liés à la beauté. Et à la passivité.

S'il y a toujours eu de méchantes fées, des sorcières affreuses, des belles-mères acariâtres dans les contes de fées, rarement les a-t-on vu opérer dans un contexte aussi violent, sanguinaire. Auprès de tyrans aussi immondes. Tout cela, détaillé sans ménagement.

Ajoutez à cela du déjanté, du grotesque, de l'absurde, de l'ironie au cube. Vous y êtes presque. En fait, dites-vous simplement qu'il n'y a aucune limite dans le style et le propos de Guillaume Corbeil quand il s'agit de travestir des contes de fées.

On savait cet auteur d'un recueil de nouvelles, *L'art de la fugue* (L'instant même), prix Adrienne-Choquette 2009, et d'un roman, *Pleurer comme dans les films* (Leméac, 2009), capable d'une folle imagination. On le savait porté, dans la fiction, sur les jeux entre vérités et mensonges, les identités inventées.

On connaissait son humour cinglant comme dramaturge, son obsession de l'image, son entêtement à déconstruire les apparences.

On n'a qu'à penser à sa pièce la plus récente, *Unité modèle*, qui clôt une trilogie: derrière la perfection que s'entêtent à projeter ses personnages vendeurs de rêves, les crevasses finissent par apparaître et faire s'effondrer le miroir aux illusions.

C'est comme si, avec ses *Trois princesses*, Guillaume Corbeil fracassait à coups de hache le miroir aux illusions. Celui de *Blanche-Neige*, dans un premier temps.

Longue mise en situation, où l'on voit une reine laide rêvant de se voir avec «la peau blanche comme la neige, les cheveux noirs comme l'ébène, les lèvres rouges comme le sang», accoucher d'une fille aussi laide qu'elle. Et s'approprier le bébé d'un jeune couple à la beauté fra-



Marc Larivière illustre ici *Cendrillon*, revue par Guillaume Corbeil.

cassante qu'elle présente comme la nouvelle princesse.

Suivent une série de péripéties. Pour tout dire, la reine laide meurt. Et son mari le roi, redoutable guerrier sur le champ de bataille, ramène du camp ennemi une jeune déesse. La belle-mère acariâtre du conte originel, c'est elle.

L'histoire du miroir, à qui l'on demande inlassablement qui est la plus belle, peut commencer. Mais de façon exagérée. De sorte que le miroir en question devient non seulement un objet animé, mais tombe amoureux de l'image qu'il reflète. Et souhaite en retour, un

jour, être aimé par la reine. De son côté, au fur et à mesure qu'elle grandit, Blanche-Neige peut devenir la rivale à éliminer. Se retrouver dans les bois. Être épargnée par le chasseur qui devait la tuer,

recueillie par les sept nains, empoisonnée par une pomme, aperçue par un beau prince et épousée par lui.

## Casser les archétypes

Pas si simple. Car entre-temps, la jeune princesse a pris conscience du fait que sa beauté est un piège. Elle a compris que «si toute sa vie elle s'était sentie seule, c'était que sa beauté s'était toujours tenue entre elle et les autres, la gardant à l'écart comme les murs d'une prison.»

Elle qui a dévoré la bibliothèque du château depuis sa tendre enfance a des projets d'avenir bien à elle. Blanche-Neige se voit devenir écrivaine. D'ailleurs, elle écrit déjà, dans sa tête.

Le reste viendra bien, se dit-elle. «Quelques années plus tard, elle couchera ses idées sur le papier et les présenterait à l'université, où elle se consacrerait à la recherche et à l'enseignement. Ce jour-là, au

centre d'un grand auditorium, elle lirait son livre et s'évadait enfin du corps de la jeune fille qu'elle avait aperçue sur la lame du chasseur.»

Bref, le rôle de la nunuche rose bonbon qu'on veut lui faire jouer la peine au plus haut point et la révolte. Ce qu'elle souhaite en réalité: que sa beauté disparaisse derrière ses idées. Comment, c'est une autre histoire. Tout est possible dans un conte, n'est-ce pas?

Suit l'histoire de *Cendrillon* telle que remaniée par Guillaume Corbeil. Ouf! La belle-mère acariâtre, encore une fois. Et puis les deux sœurs méchantes, le bal au palais, le prince à marier, la citrouille changée en carrosse doré, les chaussures de verre, tout y est. Mais déformé. Décalé. C'est complètement disjoncté, et macabre, aussi.

Envolé, en vérité, le rêve de Cendrillon de devenir princesse un jour. Sauf en représentation... dans un numéro burlesque: «Dans un petit châteaueu en carton, un clown lui enfilait une chaussure de verre. Ils dansaient tandis qu'un singe vêtu comme un chef d'orchestre agitait les bras n'importe comment pour battre la mesure. Certains soirs, elle oubliait la présence des spectateurs. Les murs en papier mâché cédaient alors la place à de la pierre et du marbre, et derrière le visage du clown, Cendrillon voyait son prince.»

Pour ce qui est du troisième conte revisité par l'auteur, *La Belle au bois dormant*, dans lequel les clins d'œil aux deux précédents affluent, il demeure le plus étrange, hallucinatoire, énigmatique. Il y est question de dédoublement constant, d'identité trouble, de réalité faussée.

On décèle une montée, entre les trois princesses, dans le désir de libération. Dans la nécessité de déchirer l'enveloppe-prison de l'apparence. De telle sorte qu'à la fin, ce qu'on entend, c'est un appel puissant à quitter le royaume de la beauté. Mais pour trouver quoi?

Lisant *Les trois princesses*, comment ne pas avoir une pensée pour toutes les Nelly Arcan de la Terre...

Collaboratrice  
Le Devoir

## TROIS PRINCESSES

Guillaume Corbeil  
Avec des illustrations  
de Marc Larivière  
Le Quartanier  
Montréal, 2016, 138 pages

## ALBUM JEUNESSE

## La théorie des collisions

Susin Nielsen signe un dialogue-choc

MARIE FRADETTE

Lorsque les molécules de Stewart, 13 ans, surdoué intellectuellement, entrent en contact avec celles d'Ashley, adolescente superficielle, mais à la personnalité assumée, une sorte de big-bang se produit, laissant place à la création d'un monde nouveau.

Dans l'univers du grand tout, lorsque les molécules se rencontrent, elles ont tendance à produire des réactions. Selon la force d'impact, il y aura ou non un résultat positif permettant à la matière de se développer et d'élaborer de nouveaux liens. C'est ce qu'on appelle en chimie la théorie des collisions. Mais pour qu'en résulte une réaction valable, les molécules doivent s'affronter avec un minimum d'énergie, un angle particulier, une force de caractère, qui est au centre de *Nous sommes tous faits de molécules* de Susin Nielsen.

Après la mort de sa mère, Stewart et son père emménagent chez Caroline et sa fille, Ashley. L'adolescente devient par défaut cette sœur qu'il a tant espérée. Mais cette dernière ne le voit pas du même œil.

S'amorce alors cette danse des particules, un rendez-vous improbable entre deux adolescents qui n'ont rien en commun. La maison devient ainsi un microcosme grouillant, un espace qui ouvre sur des sentiers encore inconnus. À travers cette rencontre se glissent différents sujets épineux allant de l'homosexualité parentale à la violence, en passant par l'intimidation, dont sera victime Stewart. Des thèmes autrefois tabous qui sont aujourd'hui plus fréquemment traités en littérature jeunesse.

Mais sous ces dehors graves, une trame assez simple et des personnages typés — le surdoué et la belle de service en tête —, se joue une relation très peu commune sous forme de roman.

Une narration à deux voix, celles de Stewart et d'Ashley,



LA PRESSE CANADIENNE

Susin Nielsen

qui, chacun leur tour, prennent la parole et racontent la famille, l'école, mais surtout l'Autre, à leur façon. La langue et le ton, ainsi adaptés à la personnalité respective des deux héros, se colorent de mille et une petites perles qui donnent corps aux personnages et les rendent singuliers. Alors que Stewart s'exprime avec beaucoup de vocabulaire et d'humour, Ashley confond les mots avec une candeur attachante: «*tendus pour acquis*» devient par exemple «*tendus pour aigris*», le chat Schrödinger est rebaptisé le «*chattingue-vert*», alors que «*mélodramatique*» devient «*mielodramatique*», et ainsi de suite.

Cette double narration permet de découvrir l'essence des personnages, leur vision du monde, de l'amour, de l'amitié, de la famille, des conceptions distinctes qui bousculent les a priori et forcent la naissance d'une nouvelle liaison, d'un nouvel univers beaucoup plus complexe au centre duquel gravitent ces deux êtres faits de molécules. Un roman qui se lit d'un trait et invite à briser les préjugés.

Collaboratrice  
Le Devoir

## NOUS SOMMES TOUS FAITS DE MOLECULES

Susin Nielsen  
Traduit de l'anglais  
par Rachel Martinez  
La courte échelle  
Montréal, 240 pages, 2016

«*J'ai toujours rêvé d'avoir une sœur. Un frère, pas vraiment. J'aime la symétrie et j'ai toujours pensé qu'une sœur créerait le quadrilatère parfait, le "carré familial" avec les chromosomes X alignés sur deux côtés et les Y le long des deux autres.*»

Extrait de *Nous sommes tous faits de molécules*

## ANTIRACISME

SUIITE DE LA PAGE F 1

épistolaires entre les classes québécoises et autochtones que les deux écrivains ont mis leurs vingt doigts au clavier. «Je crois que j'étais déjà sensible au sujet», raconte M. Béchard, puisque j'ai grandi en plusieurs lieux. Jeune, je me suis souvent fait dire «Tu n'es pas un vrai. Pas un vrai Américain, un vrai Canadien ou un vrai Québécois. Alors, qu'est-ce

que je suis? Si moi j'ai vécu ça, ce que vivent les autochtones ici, ou les Noirs aux États-Unis, doit être mille fois pire.» Et l'écrivain de citer Cornel West sur la construction des identités, et Henry James qui parlait des Québécois comme du «peuple brun», et non pas blanc.

Deni Béchard se retrouve pourtant à être le Blanc dans

cette conversation, et un homme par-dessus le marché, riche de privilèges invisibles et d'une position naturelle de pouvoir. «Ce qui me rend mal à l'aise au Québec, poursuit celui qui a signé aussi en 2013 *Remèdes pour la faim* (Alto), c'est à quel point les gens peuvent être racistes et chialer en même temps du racisme qu'on leur fait subir. L'idée du Blanc, comme celle de l'autochtone, est artificielle, définie par les peurs de la société, par les oppositions à l'Autre. Cette construction, qui est un privilège culturel, je

suis mal à l'aise de la représenter. J'ai été élevé dans une culture très raciste; je voulais déconstruire cette expérience et démontrer que nous sommes tous le résultat d'amalgames d'humains et d'idées.»

La poétesse est plus à l'aise avec l'idée de représenter un peuple. N'empêche que «les images qu'on porte, on doit les transcender, précisez-elle. Il ne faut pas que les identités ne soient que des archétypes, mais qu'elles soient aussi humaines. Si je dis que je suis Innu, il se peut que la personne devant moi

ait une image des Innus qui n'est pas la même que la mienne. Il faut que je me définisse.» Le danger, poursuit M<sup>me</sup> Kanapé Fontaine, c'est «que tu peux ainsi en arriver à ne plus écouter l'autre. Je me suis confrontée dans ce projet à mon propre racisme, un réflexe forgé par l'indifférence constante qu'on m'oppose, l'indifférence programmée. C'est la première fois que je me l'avouais.»

## Vulgarisation

Petit cours d'histoire et de langue innues, anecdotes personnelles racontant le racisme du père de l'un ou l'ostracisme vécu par l'autre, pensées sur la construction de l'histoire, ouvertures vers le féminisme, les lettres de trois pages («le but était d'écouter l'autre, et au-delà, c'est dur de répondre...») survolent plusieurs pistes, et sentent le désir d'être aussi didactique que possible.

«Jeune, j'ai lu Dostoïevski, Lord Byron, des écrivains qui luttent pour la révolution. Je m'attendais à ce que la littérature puisse avoir une certaine importance dans le monde», explique le romancier. Force lui est aujourd'hui

de constater qu'au Canada comme aux États-Unis, les écrivains n'ont pratiquement aucune influence sur la société. «La littérature et le roman sont encore vus comme des œuvres bourgeoises — ils viennent et restent dans cette tradition. La littérature porte une idéologie de la gauche, on est fier de l'incarner mais je trouve souvent qu'on reste dans une posture confortable.»

Avec ce projet, il croit pouvoir aller jusqu'au bout. «Il faut parler aux gens, et leur parler pour qu'ils puissent comprendre, entendre. Je conserve un certain espace où je vais faire mes œuvres littéraires et j'essaie de rester très pur dans ce processus, mais en même temps, je veux être engagé avec la société, et je veux me transformer aussi en apprenant, comme c'est arrivé ici, en écoutant Natasha.»

Le Devoir

KUEI, JE TE SALUE  
CONVERSATION SUR LE RACISME  
Deni Ellis Béchard  
et Natasha Kanapé Fontaine  
Écosociété  
Montréal, 2016, 156 pages

JOCelyn SAINT-PIERRE

**LA TRIBUNE DE LA PRESSE À QUÉBEC DEPUIS 1960**

**SEPTENTRION.QC.CA**  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

**LIBRAIRIE GALERIE**

ACHAT À DOMICILE  
514-914-2142

Bonheur d'occasion  
Librairie

ESPACE LOCATIF DISPONIBLE

Fonds universitaires :  
• Littérature, Philosophie,  
Sciences humaines  
• Pléiade

Art québécois et international  
Livres d'art et livres d'artiste  
Livres anciens avant 1800  
Automatistes, Éditions Erta,  
Refus Global...

Bel espace chaleureux pour  
artistes en arts visuels

• Consultez notre site web  
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais  
pour lancement de livre ou  
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal  
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
www.bonheurdoccasion.com

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE CANADIENNE

## Le dur désir de durer

DOMINIC TARDIF

Au creux de chacune des secondes d'une relation amoureuse sommeille, en forme de bâton de dynamite, la funeste potentialité d'embrasser quelqu'un d'autre, de décrocher, de partir sans jamais donner de nouvelles, de tout faire sauter.

Dans les eaux dites médicinales de la Grèce de ses origines, à Loutra, Kat nage une longueur pour chacune des années de sa vie: 39. De la fin de sa rassérénante baignade devra émerger un verdict: rescapera-t-elle des flots du désir irrépressible ce que les marées avaient déjà irrémédiablement endommagé?

«Le point d'arrivée ne suffit pas. Elle a besoin d'une méthode — d'une manière d'en venir/arriver à une décision en suivant une procédure rationnelle. Elle réfléchit, scientifique: si elle réussit à cerner le moment où le mariage a pris fin — une scène (contenue) — l'heure (spécifique) de ladite "fin" —, elle pourra prendre sa décision», écrit la Torontoise Marianne Apostolides dans *Elle nage*, son deuxième livre à paraître en traduction au Québec.

Marjolaine, elle, tente pour sa part de comprendre pourquoi son quotidien embaumé désormais davantage l'odeur de vomit d'enfant que celle des corps repus de cul jouissif. *J'ai aimé encore*, «monologue amoureux» signé Roxanne Bouchard, tête lui aussi le poulx irrégulier d'un désir soumis à la corrosion du temps.

La comédienne quarantenaire — donc périmée selon les standards régressant l'époque — voulait tutoyer les cimes de la gloire; elle est maintenant mère de famille, prise entre la garderie, le *chum* parti en tournée, les traînées de l'ado et les pleurs à toute heure du bébé. Où sont passés ses rêves «de camions de fleurs, de nuées de fans, de morts ressuscitant sur [s]on passage, d'aventures avec Tom Cruise, avec Matt Damon, avec...»?

Texte constamment interrompu par les commentaires d'une comédienne n'adhérant pas au choix de vocabulaire de son auteure, *J'ai aimé encore* rappelle bellement, à l'instar de *Elle nage*, à quel point la beauté même du désir réside dans son côté indicible.

canadienne d'origine grecque sonde ici tous les recoins de l'expérience humaine, refusant de réduire la notion de désir à ses manifestations sexuelles. Rapport trouble au corps, relation au père et quête de la connaissance sont interrogés dans une perspective répétant constamment, en creux, que le cœur battant de la vie est irrigué de désir.

Son écriture très dense, parfois inutilement sibylline (elle cite abondamment Kristeva et Lacan), s'obstine noblement à trouver dans la nature même des mots les réponses pragmatiques à des questions métaphysiques.

En se jouant des codes théâtraux et en multipliant les mises en abyme, Bouchard, l'auteure bien connue de *Whisky et paraboles* (Typo, 2010) raille quant à elle les métaphores mensongères que les magazines féminins, la chanson et la littérature pop emploient pour décrire cette job que serait le couple.

Le temps long de l'amour qui dure et qui s'épanouit en marge des grandes villes s'oppose au temps court, mais nettement plus grisant, des amourettes de la métropole (celles qui permettent parfois par ailleurs de décrocher des rôles au cinéma). L'amour n'est pas qu'intime, il est aussi social et conditionne notre place dans le monde, signale avec lucidité M<sup>me</sup> Bouchard.

«J'ai pensé à tout ce qu'on construit ensemble, malgré ou avec nos grosses bottes pleines de bouette / quand mon *chum* m'ouvre les bras / [...] quand il dit rien, aussi, / parce que c'est mon *chum* / que ça fait presque seize ans qu'on est ensemble / qu'on se comprend en silence / [...] que tout ça, c'est peut-être pas parfait / mais que oui, au fond, / c'est parfait / pour moi», conclura Marjolaine.

Collaborateur  
Le Devoir

ELLE NAGE

Marianne Apostolides  
Traduit de l'anglais  
par Madeleine Stratford  
La Peuplade  
Chicoutimi, 2016, 134 pages

J'AI AIMÉ ENCORE

Roxanne Bouchard  
VLB  
Montréal, 2016, 128 pages



ROMAN JEUNESSE

LES ATYPIQUES 2  
LE MASQUE DE L'AVANT-CENTRE  
Camille Bouchard  
Québec Amérique  
Montréal, 2016, 168 pages

L'équipe des Atypiques dispute une partie de soccer contre les Cailloux-de-feu de Grosse-Pierre, équipe favorite du comté. À première vue, les Atypiques n'ont aucune chance, mais Clarence les étonne et compte les deux premiers buts. Après quoi le vent tourne, et les adversaires font venir un nouveau joueur dans leurs rangs, un drôle de petit bonhomme à qui l'on veut soi-disant faire plaisir. Rapide, agile, il déjoue tout le monde et tire dans le filet à plusieurs reprises, ce qui n'est pas sans intriguer l'héroïne qui se méfie de lui. Si la rigueur du premier titre laissait présager une série enlevante, ce deuxième tome est encore plus réussi, les personnages sont plus campés, mieux définis, l'intrigue est plus prenante et surtout — surtout —, on reconnaît Bouchard et son art d'offrir des chutes impossibles. Bien qu'on puisse voir venir la finale, on se laisse tout de même porter jusqu'à la dernière page. Plusieurs pistes sont exploitées ici, notamment le port du voile, qui reste subtilement traité, comme la différence, les inégalités, bref un beau mélange des forces de l'auteur.

Marie Fradette

## Retour aux sources

Mémoire, nostalgie et transmission sont au cœur du nouveau roman de Monique Durand

DANIELLE LAURIN



Une saga historique qui ne dirait pas son nom. Qui se présenterait masquée. Servie par une écriture fine, tout en intériorité, autant qu'emportée par l'immensité qui nous dépasse.

Une histoire familiale sur plusieurs générations, mais ramassée, tout en ellipses. Comme si le temps déroulait ses ailes en accéléré. Sans que soit nié pour autant le passage des années, l'importance de la transmission.

Un roman de l'immigration, tout autant que du retour à la terre natale. Un roman de la nature, de la mer. Et du dur labeur, de la misère. Un roman d'amour. Mais traversé par l'appel du large, de la liberté.

Le petit caillou de la mémoire, c'est tout cela en même temps. Mais peut-être surtout une façon de garder vivant un temps révolu pour mieux apercevoir le chemin parcouru.

Son troisième ouvrage de fiction, la journaliste et globe-trotteuse Monique Durand, collaboratrice occasionnelle au *Devoir*, Prix Jules-Fournier 2014, l'a dédié à «cette race d'hommes et de femmes en bois dur qui n'existera plus, n'existe déjà plus». Ajoutant: «Quelque chose de nous s'éteint avec elle.»

Pas de grands héros, de grandes héroïnes qui appartiennent à l'Histoire officielle. Pas d'actes de courage magnifiques. Des gens simples. Qui luttent pour leur survie. Qui triment. Et qui rêvent de liberté. Qui aiment aussi.

Le point focal du récit s'appelle William. Il a 8 ans quand commence l'histoire vers la fin des années 1920, et plus de 80 quand elle se termine. Entre-temps, à coups de plongées dans le passé, on aura remonté jusqu'à ses grands-parents. Et, chemin faisant, on aura aussi vu grandir ses petits-enfants.

Quelques temps morts, parfois. Comme si la tentation d'arrêter le sablier prenait le dessus, pour mieux goûter ce qui ne sera plus. De la nostalgie, beaucoup.

Nostalgie de ce qu'on n'a même pas connu, parfois. Dans le cas de l'un des petits-fils de William, par exemple, qui à 30 ans marche dans les pas de son grand-père. «Je crois qu'il faut avoir un peu vieilli pour s'intéresser à ce qui nous a précédés», note-t-il.

Nostalgie nécessaire à son bien-être, le plus souvent. Dans le cas du grand-père de



Pêcheurs de Terre-Neuve transportant de la morue, octobre 1948

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA MIKAN 4317247

William, entre autres: «Car la nostalgie, pensait Aimé, n'était pas un sentiment mauvais qu'il fallait chasser sitôt ressenti. Non. C'était le plus humain des sentiments. Et parfois même une grâce qui rendait toute la vie plus précieuse.»

La lignée d'Aimé

Aimé: le grand-père paternel que William n'a pas connu. Grand pêcheur. D'abord pêcheur nomade, parti de sa Bretagne natale pour écumer le Grand Banc de Terre-Neuve de sa morue, à l'époque où les prises s'avéraient encore miraculeuses, avant, bien avant l'arrivée des bateaux-usines, ces «navires bulldozers qui ratisseraient le fond des mers et détruiraient tout sur leur passage».

Aimé qui avait choisi, finalement, de s'établir pour de bon à Terre-Neuve, d'y fonder une famille avec la belle Rose, une sage-femme originaire de La Rochelle. La lignée canadienne pouvait commencer.

Aimé disparu trop tôt, mort noyé dans la quarantaine. Qu'allait faire Rose, toute seule avec deux garçons? S'établir de l'autre côté du golfe du Saint-Laurent, là où la langue de ses ancêtres était encore vivante. À la Pointe-aux-Mélilot, premier village alimenté en électricité dans ce coin d'Amérique.

C'est là qu'est né William, seul garçon et aîné de la famille. À 8 ans, il tue son premier orignal, seul. À 15 ans, il est déjà «fort comme un beu et fin comme un renard». Heureusement. Parce que son

père, qui a perdu son emploi comme tant d'autres lors de la fermeture du moulin à pâtes à papier en pleine crise économique, a baissé les bras: désœuvré, il boit son gin, du matin au soir.

William est aussi doué à la chasse que son grand-père l'était à la pêche. Et il est amoureux de la forêt comme l'était son grand-père de la mer. Jeune adulte, épris lui aussi de liberté, il tentera sa chance vers le nord.

Depuis le temps qu'il en rêve. Il aboutit à Schefferville. Dans «ce pays de bouleaux nains et de ciels hallucinés», au cœur d'une mine de fer, on lui confie la commande d'une pelle mécanique «aussi grosse qu'une maison, pachyderme fumant et pétaradant».

Les années passent. Et le manque du pays s'installe. William a beau frayer avec une jeune Innue pleine de charmes, difficile de résister à l'appel de sa terre d'origine. L'amour, les enfants, ainsi de suite... sa vie prendra un autre tournant. Sans que jamais son amour de la forêt, de la nature, des animaux sauvages ne soit altéré.

Et puis l'inattendu, l'inespéré lui tomberont dessus: un coup du sort merveilleux, qui n'est pas sans rappeler le très beau roman de Gabriel García Márquez, *L'amour au temps du choléra* (Livre de poche).

William devenu vieux ne pourra s'empêcher de continuer à se questionner: «La liberté est-elle ce sentiment de pouvoir tout quitter à brûle-pourpoint, amours et bien? Pouvoir détalier au gré de ses états d'âme sans rien emporter? Ou est-elle simplement l'autre face du bonheur d'aimer et d'être aimé?»

Ce qui restera à la fin: un caillou. Un tout petit caillou, venu de Bretagne, transmis de génération en génération. Comme un gage de mémoire.

La façon qu'a l'auteure d'entrelacer tout cela, en 200 pages, relève de la haute couture. Petits bouts de vies épars, morceaux choisis, finement reliés par le fil du temps.

LE PETIT, CAILLOU DE LA MÉMOIRE

Monique Durand  
Mémoire d'encrier  
Montréal, 2016, 200 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 25 avril au 1<sup>er</sup> mai 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)

## ▼ Romans québécois

1	Vi	Kim Thúy/Libre Expression	2/4
2	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942...	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	1/3
3	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	3/3
4	Père et mère tu honoreras	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	4/3
5	Tout mon temps pour toi	Maxime Landry/Libre Expression	5/2
6	Les chevaliers d'Antares • Tome 1 Descende...	Anne Robillard/Wellan	7/11
7	La Bête et sa cage	David Goudreault/Stanké	-/1
8	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	8/2
9	Tel était leur destin • Tome 1 De l'autre côté...	Nathalie Lagasse/Hurtubise	6/4
10	Les secrétaires • Tome 3 Station Bonaventure	Marylene Pion/Les Éditeurs réunis	-/1

## ▼ Romans étrangers

1	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	1/6
2	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	2/12
3	L'urgence dans la peau. L'impératif de Boume	Eric Lustbader/Grasset	3/6
4	Trois jours et une vie	Pierre Lemaitre/Albin Michel	4/4
5	Carnets noirs	Stephen King/Albin Michel	5/8
6	La dame de Zagreb	Philip Kerr/Masque	6/10
7	La vie est d'hommage	Jack Kerouac/Boréal	7/4
8	Du sang sur la glace • Tome 2 Soleil de nuit	Jo Nesbo/Gallimard	-/1
9	Consumés	K. Bromberg/Homme	-/1
10	Jour quatre	Sarah Lotz/Flouve noir	-/1

## ▼ Essais québécois

1	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	1/4
2	Le piège Énergie Est. Sortir de l'impasse des...	Éric Pineault   David Murray/Écosociété	-/1
3	L'affaire Turcotte	Catherine Dubé/Rogers	3/4
4	La dure école	Normand Baillargeon/Leméac	9/5
5	Les radicaux libres	Jean-François Nadeau/Lux	7/2
6	Survivre à l'offensive des riches	Roméo Bouchard/Écosociété	4/3
7	Dans l'intimité du pouvoir	Dominique Label/Boréal	2/4
8	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes d'humeur	Fabien Cloutier/Lux	5/11
9	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/ La Presse	8/29
10	L'impossible dialogue. Sciences et religions	Yves Gingras/Boréal	-/1

## ▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/15
2	Penser l'islam	Michel Onfray/Grasset	-/1
3	Quelle sorte de créatures sommes-nous?...	Noam Chomsky/Lux	4/5
4	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/11
5	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	2/8
6	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/Autrement	9/2
7	Carnets de l'incarnation. Textes choisis, 2002-2015	Nancy Huston/Actes Sud	-/1
8	Murmures à la jeunesse	Christiane Taubira/Philippe Rey	-/1
9	Anonymous. Hacker, activiste, faussaire...	Gabriella Coleman/Lux	-/1
10	Ne suis-je pas une femme? Femmes noires...	Bell Hooks/Cambourakis	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## Relations

## SPECTACLE DE POÉSIE ET DE MUSIQUE

Avec:

Marie-Célie Agnant, Jocelyn Bérubé,  
Paul Chamberland, Jean-Marc Desgent,  
Hélène Dorion, Bernard Émond, Ivy, Suzanne Jacob,  
Natasha Kanapé Fontaine, Pol Pelletier, Élise Turcotte

Musiciens:

Normand Guilbeault, Pierre Saint-Jak, Jean Vanasse

Animation: José Acquelin

DIMANCHE 15 MAI 2016, à 15 h

GESÙ

1200, rue de Bleury, Montréal  
(métro Place des Arts)



Entrée libre

RSVP avant le 10 mai:

Christiane Le Guen, 514-387-2541, poste 234, <cleguen@cjf.qc.ca>  
www.revuerelations.qc.ca

75 ANS POUR UNE SOCIÉTÉ JUSTE

REVUE

## Apulée : un événement littéraire

LISE GAUVIN

La création de la revue *Apulée*, « nouvelle revue des littératures du monde », publiée par Zulma, est un événement littéraire de première importance. Depuis la disparition de *Riveneuve Continent*, dont les numéros étaient généralement consacrés à l'une ou l'autre des littératures francophones (le Québec avait eu droit à son édition spéciale en 2008), il n'y avait plus qu'*IntranQu'illités*, en provenance d'Haïti et désormais aussi éditée par Zulma, pour mettre en relation les différents auteurs de langue française.

La nouvelle revue se décrit comme « attentive aux œuvres vives du Maghreb et de la Méditerranée, de l'Afrique et au-delà, laissant une place entière à la fiction, aux débats de pensée, à la poésie, au croisement des langues et à la traduction, aux voix nouvelles, lointaines ou proches, aux voix du monde ». Se réclamant des revues *Fontaine* de Max-Pol Fouchet ou encore *Souffles* d'Abdellatif Laâbi, son rédacteur en chef, le romancier et poète d'origine tunisienne Hubert Haddad, souhaite faire de la publication « un carrefour des mondes à l'écart des enjeux de pouvoir ».

Revue « de littérature et de réflexion », centrée du côté du Maghreb et de la Méditerranée, mais ouverte aux horizons les plus divers, *Apulée* consacre son premier numéro aux « Galaxies identitaires » et réunit, à côté d'écrivains consacrés, poètes, nouvelles, romanciers et essayistes de toute provenance. Quant au nom de la revue, il renvoie à l'auteur des *Métamorphoses*, présenté comme un « esprit libre de la Numidie romaine, qui étudia à Carthage et à Athènes, et donna au monde un modèle du genre romanesque universel ».

### Chemin

L'ampleur de la publication laisse la possibilité au lecteur d'emprunter le parcours de son choix. On peut ainsi privilégier le parcours thématique, qui s'ouvre par un entretien de Catherine Pont-Humbert avec Albert Memmi discutant des différentes composantes des identités individuelles ou collectives, celles-ci davantage problématiques que celles-là. Pour Jean-Marie Blas de Roblès,

« L'étranger, cet Autre énigmatique, hante nos peurs bien plus que nos cités ». De son côté, Abdellatif Laâbi fait entendre la « voix des Arabes libres » et Boualem Sansal retrace l'itinéraire du jeune Akli vers son destin de martyr.

On peut aussi choisir le parcours anthologique, qui mène aux noms connus. En plus de ceux déjà cités, mentionnons les contributions de Leïla Seïbar, Colette Fellous, Abdelwahab Meddeb, Alain Mabanckou, Bernard Noël, Adonis et autres... Mais on aurait tort de se priver d'un parcours aléatoire, qui consiste à feuilleter au hasard cette revue à la présentation particulièrement soignée, assortie de nombreuses photos. On y découvre, par exemple, au milieu d'un beau poème réflexif de Denise Desautels (« *Celles que je suis* »), cette citation de Sylvie Laliberté : « Je ne peux compter sur les humains, ils ne le sont pas tous. » Ou encore, sous la signature d'Anne Douaire-Banny, cette phrase inspirée de Gaston Miron : « C'est quand elle rêve que la réalité fait advenir le réel. »

Hubert Haddad, dans un texte personnel, n'hésite pas à affirmer qu'« aujourd'hui comme hier, les "enjeux de l'écriture en langue française" ne sont pas et ne seront jamais tributaires des prix littéraires, des coalitions frivoles ou des modes académiques. Pourquoi, écrivains des quatre coins du monde, ressentons-nous un fond d'imposture dans l'attaque en règle de la francophonie par d'autres écrivains, certes talentueux, mais tous accrédités par la grande édition parisienne et qui se regardent écrire le monde comme d'autres le nombril ? » On ne saurait mieux dire !

Le même écrivain dans son éditorial : « La civilisation, dans ses triomphes et ses déboires, invente l'homme à partir d'une identité toujours réinventée. » Les auteurs réunis dans ce numéro inaugural d'*Apulée* témoignent avec brio de cet imaginaire en expansion qui fonde les sociétés.

### REVUE APULÉE NO 1, « GALAXIES IDENTITAIRES »

Zulma  
Paris, 2016, 400 pages

Collaboratrice  
Le Devoir

## EXIL

SUIITE DE LA PAGE F 1

À 11 ans, le petit Niko n'est pas allé à l'école depuis trois ans. La pâte lève mal dans sa nouvelle famille. Les années passent avec deux constantes : sa révolte sourde et l'absence de son père. L'adolescence n'aide pas non plus les choses. Mais la tante Yvonne et son mari, Sami, ont aussi leurs propres blessures et leurs failles : couple dépareillé (il a deux fois son âge), ils se sont mariés sans vraiment se connaître pour faciliter leur immigration au Canada. Une série de sacrifices, économiques et intimes, sur le long chemin qui doit les mener à l'obtention de la citoyenneté canadienne, les a fragilisés.

### Vivre sur la lune

Niko tente de réapprendre à vivre sans repères, tandis qu'Antoine poursuit sa dérive avec pour toute boussole un passeport libanais qui n'est plus valide. Les mois et les années filent avec une seule constante : sa vie est en perte de contrôle. Sans nouvelles d'Antoine depuis presque cinq ans, tous le croient mort. Et c'est tout comme : après une longue traversée de l'Atlantique sur un cargo, terminée par un naufrage, il a été rescapé par un groupe de pêcheurs chiliens, accroché à une échelle. Au bout de presque deux ans dans le coma, il a tout oublié, sauf son nom.

De son côté, au nom de la promesse que lui a faite son père, Niko résiste au-delà du raisonnable à la tentation de se créer une nouvelle vie à Montréal. Les retrouvailles entre le père et le fils seront-elles possibles ? L'avenir et le passé, la famille et l'amour peuvent-ils avoir un sens ?

Un désarroi lié à la condition de l'immigrant qu'exprime bien ce dialogue entre la tante de Niko et son mari : « Parfois, dit-elle, j'ai l'impression qu'on vit sur la lune, comme si on n'allait jamais pouvoir rentrer chez nous. »

— Ma chérie, dit-il, ce n'est pas nous qui sommes partis, c'est notre maison qui a disparu. On n'a plus rien vers quoi retourner. »

Né au Liban en 1977, Dimitri Nasrallah a connu un parcours proche de celui de son jeune héros. Il a vécu au Koweït, en Grèce et à Dubaï avant de s'installer au Canada en 1988. Traducteur et enseignant, il vit aujourd'hui à Montréal.

Réflexion sensible sur l'exil, suspense familial, récit d'apprentissage aux accents de fable, si *Niko* n'est pas un livre aux qualités romanesques éclatantes, il a le mérite de nous dévoiler une réalité méconnue et souterraine liée aux migrations.

Collaborateur  
Le Devoir

### NIKO

Dimitri Nasrallah  
Traduit de l'anglais par Daniel Grenier  
La Peuplade  
Chicoutimi, 2016, 408 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Furieuse comme l'océan

### Un métier extraordinaire de femme : marin-pêcheur en Alaska

GUYLAINE MASSOUTRE

Elle est tout à fait étonnante et unique dans le paysage littéraire. Elle signe un premier roman haletant, décapant, héroïque. Elle a 56 ans. Le cadre est l'océan, l'aventure est vécue, le récit démarre sans flonflon ni dentelle. Son nom, Catherine Poulain ; son livre, *Le Grand Marin*. L'histoire condense en trois mois les dix ans que l'auteure a passés à pêcher en Alaska.

Le visage aujourd'hui buriné, le corps noueux et sec, la voix douce et silencieuse, Catherine Poulain n'a rien d'un écrivain de salon. Elle ressemble aux marcheurs de Modigliani. Quand l'éditeur Olivier Cohen a lu l'enquête d'Anne Vallaeys, *Le loup est revenu* (Fayard, 2013), dans laquelle Catherine Poulain racontait sa vie de bergère, il a voulu tout savoir d'elle. Elle revenait alors du bout du monde, les rêves plus forts que la mort. Voici pourquoi.

Elle a bourlingué longuement à travers le monde avant de retrouver ses vignes, dans le Médoc. Elle avait largué les amarres. Arraché son corps au confort. Perdu tous les repères. La nature l'avait happée, avalée dans le plus sauvage. Ça a été physique, ce combat contre soi, contre les forces qui font mal. Elle avait tout noté, et cette expérience s'appelle aujourd'hui Lili dans *Le grand marin*.

L'épreuve lui colle à la peau. Elle a été barmaid à Hong Kong. A travaillé dans des conserveries, dans des chantiers navals américains. A même cueilli des pommes au Québec. A bu avec les hommes. Les a amusés. A été malmenée. A eu une maisonnette en Alaska, sur un tas de ferraille. A eu de faux papiers. Plutôt mourir que rentrer. A connu le Grand Marin avant d'être expulsée.

### Ne jamais se résigner

Lili, son personnage fragile et alter ego, s'est fait engager sur le *Rebel*, à Kodiak, en Alaska, pour vivre une vie d'homme. Pour éprouver sa liberté, elle partage le huis clos du travail âpre et dur des marins, devient pêcheur à corps égal aux hommes. C'est dangereux.

Ses mains sont bientôt déchirées, percées et gercées. Elle fait tout sans se plaindre. À elle, l'horizon illimité au quotidien, rythmé par le roulis de l'océan et les tâches impitoyables. À elle, les limites physiques repoussées. En trois mois, elle risque tout, affronte la mort. L'écriture est incan-



GEOFFROY MATHIEU/OPALE

Catherine Poulain n'a rien d'un écrivain de salon. Elle a été bergère, barmaid à Hong Kong et marin-pêcheur avant de retrouver ses vignes, dans le Médoc.

descende, on la sent adressée à « l'homme-lion », ce Grand Marin qui hante ce livre.

A terre après la mer, elle dit l'euphorie, puis le vide. Il faut repartir — ce que Melville raconte si bien dans *Moby Dick* (Folio). Pour Poulain, la pêche au crabe sur la mer de Béring est la pire, à cause des tempêtes, de la gîte, des casiers énormes, des fautes où la moindre erreur peut être fatale. L'épuisement est là, il y a des hommes happés par-dessus bord, mais aussi la rencontre : Lili est aimée autant que Poulain est sauvage.

### Vivre à fond

La mer pullule de dieux invisibles ; le contact de Lili avec ces forces grinçantes et rinçantes, dans le fracas incessant de l'océan, est une affaire d'initiation extrême et de fusion, tantôt au râle des eaux,

tantôt au sang dégoulinant des bêtes : « Peut-être que je voulais aller me battre avec quelque chose de puissant et beau [...] aller au bout du monde et voir où ça s'arrête », dit Lili, oiseau libre des mers au milieu des prédateurs.

L'ouvrage connaît un réel succès de librairie. Poulain est finaliste pour le Goncourt du premier roman, le prix Joseph Kessel, le prix Ouest-France Étonnants voyageurs, le prix Littérature monde, le prix Viatlante, le prix du Livre Inter, tous proclamés bientôt. Nul doute qu'elle sera consacrée, car si son style est haché, ce qu'elle raconte vous arrache aussi les entrailles.

Autre texte maritime, autre sorte de refuge, *Le goût du large* de Nicolas Delesalle. Embarqué sur un cargo allemand durant neuf jours, d'Anvers à Istanbul, le journaliste

de la revue *Télérama* recolle les souvenirs de ses grands reportages. Livre à peine plus tranquille que le précédent, de Kaboul au Congo, de la Russie à Kobané, Delesalle, qui se moque de lui-même en « animal social », mêle la grande histoire aux anecdotes. C'est un fouillis d'une crise à l'autre, un vacillement humain. Delesalle recule. Dans son cargo intérieur, sa mémoire charroie des conteneurs.

Collaboratrice  
Le Devoir

### LE GRAND MARIN

Catherine Poulain  
Seuil  
Paris, 2016, 373 pages

### LE GOÛT DU LARGE

Nicolas Delesalle  
Préludes  
Paris, 2016, 316 pages

ROMAN AUTRICHIEN

## Espérer l'ange de l'oubli

### Le premier roman de Maja Haderlap s'attarde au sort des Slovènes d'Autriche

CATHERINE LALONDE

« Entre l'histoire de l'Autriche telle qu'elle est proclamée et l'histoire effective s'étend un no man's land où il y a de quoi se perdre », affirme la narratrice de *L'ange de l'oubli*.

Dans ce premier roman qui lui a valu le prix Ingeborg Bachmann, la poète et auteure allemande et slovène Maja Haderlap, née en 1961, suit les traces de Peter Handke, abordant à son tour le sort presque oublié de la minorité slovène de la Carinthie, en Autriche, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Cette minorité qui comptait les seuls résistants d'une Autriche qui avait accepté le nazisme, réfugiés dans la montagne ; cette minorité qui a continué après la guerre à être stigmatisée, à être vue comme étrangère au pays.

C'est dans un monde enchanteur, à la fois montagnard et rural, qu'on rencontre cette petite fille collée aux jupes de sa grand-mère adorée. Dans ces pages magnifiques se déploie la routine journalière, celle de la ferme

et des saisons, entre la récolte du miel et des œufs, les durs travaux agricoles, le bruissement féérique du vent dans les feuilles, l'apprentissage des pas de polka lorsque roule une chanson à la radio, les visites rares mais riches au château voisin. Haderlap rend merveilleusement ce petit quotidien, le hisse au rang de la poésie.

Cet univers magique s'assombrit et s'alourdit alors que la petite grandit — roman d'initiation oblige — et qu'on lui révèle de plus en plus les souvenirs et anecdotes de la Seconde Guerre. Les survivants n'en sont pas sortis indemnes, loin de là, et la cassure de leurs âmes est contagieuse. Les blessures se rouvrent, les séquelles réengouffrent le présent.

### Sortie de l'enfance

« La guerre est un sournois pêcheur d'hommes. Elle a jeté son filet vers les adultes et les retient captifs avec ses débris de mort,

son bric-à-brac de mémoire. Une seule petite imprudence, une brève baisse d'attention et elle resserre son filet, elle tient déjà mon père qui avale l'hameçon du souvenir, mon père qui court déjà pour sauver sa vie, il essaie déjà d'échapper à la toute-puissance de la guerre. Elle surgit inopinément dans les phrases dites à la va-vite, tapie dans l'obscurité elle attaque. »

La petite résiste à l'accumulation des noms de morts, cherche à rester « fichée dans l'enfance comme un pieu dans une cour où on le secoue tous les jours pour vérifier qu'il supporte bien les secousses ». Mais le combat est perdu d'avance.

A l'agonie et au décès de sa grand-mère, aux rages auto-destructrices de son père, l'écriture, les études et le théâtre deviendront ses refuges. Le regard que pose la narratrice change. Sa conscience politique s'affine, devient omniprésente, transforme son discours et sa langue, lui procure une distance salvatrice

face à la posture des siens. C'est une force de ce récit que de dessiner un personnage qui évolue, et beaucoup, au fil des pages ; et de coller à chacun de ses âges un langage, des images, un phrasé particulier.

On regrette qu'en finale, au passage le plus politique, l'émotion se délite de ce fin tissage. Mais c'est aussi en comparaison avec la première partie du livre, si forte, que cet essoufflement se fait sentir. Un fort beau et fort dur roman d'apprentissage, sur les difficultés de devenir adulte, et pour un pays, de revenir à la paix. « Le temps passant, le sens de tout cela se perdra. Ce qui a été vécu jonchera le sol comme des débris, attendra vainement un contexte. Ce sera détruit. » Ici, l'ange de l'oubli est salvateur, et espéré.

Le Devoir

### L'ANGE DE L'OUBLI

Maja Haderlap  
Traduit de l'allemand par Bernard Banoun Métaillé  
Paris, 2015, 240 pages

## LIVRES

## La famille des loups

LOUIS  
HAMELIN

Un homme qui abandonne son pays pour sa famille. L'image poursuit le chroniqueur en ce petit mardi matin tout gris où il doit rendre compte de sa lecture de *La frontière du loup* de Sarah Hall. Il n'avait pas l'intention de parler de ce dont tout le monde parle au Québec en ce gris mardi du début mai. Il avait l'intention de parler des loups. De leur présence dans sa vie. Sur le calendrier au mur de la cuisine, à chaque mois une nouvelle photo de loups, comme une version carnassière de la bonne vieille *pin-up girl*.

Les livres de ses enfants sont pleins de loups tous plus cruels et menaçants les uns que les autres. Dans la littérature enfantine, les crocodiles et les lions ont le droit d'être gentils, pas les loups. Essayez, pour voir, d'enseigner la beauté sauvage de ces canidés, de ces seigneurs du Nord à une fillette intoxiquée par une imagerie médiévale attardée, convaincue que loup = méchant.

À la télé, ce n'est pas mieux. Cherche-t-il une nouvelle série à visionner avec sa blonde, ils tombent sur *Lilyhammer*, où un magnifique loup de Norvège est exécuté d'un seul coup de revolver, comme un minable voyou de fond de ruelle, par le héros maffieux. Maffieux = bon. Loup = méchant, comprenez-vous? Ou bien ils tombent sur la nouvelle mouture de Séraphin, où Alexis, déguisé en cow-boy, abat d'un coup de carabine bien ajusté un loup bouffeur d'enfant d'une caricature férocité. Dans ces *Belles histoires des pays d'en haut* remis au goût du jour à coups de sacres et de *guns*, l'imagination faunique des scénaristes est bloquée au stade du *Petit Chaperon rouge*. Au fait, combien de victimes des loups au Québec depuis un siècle? Combien de victimes des autos?

Dans une salle d'attente, il aperçoit un livre oublié sur une chaise, s'approche, le prend, regarde le titre. *Le loup*, de Marie-Claire Blais, dans la vieille édition du Jour. Le chroniqueur n'est pas vraiment surpris. Il vit dans la constellation du Loup.

Le roman qu'il vient de lire raconte une tentative de réintroduction du loup gris en Angleterre, dans la province de Cumbrie, aux confins de



ISTOCK

Essayez, pour voir, d'enseigner la beauté sauvage des loups et de la meute, de ces seigneurs du Nord à une fillette intoxiquée par une imagerie médiévale attardée, convaincue que loup = méchant.

l'Écosse. En toile de fond: l'accession à l'indépendance politique de cette dernière. Au moment où le premier couple reproducteur, venu des forêts montagneuses de la Roumanie, débarque à Annerdale, cet immense domaine détenu par un riche comte doublé d'un environnementaliste partisan du réensauvagement, la campagne référendaire fait rage plus au nord.

Rendu là, le chroniqueur ne peut s'empêcher d'aller *googler* les photos d'un PKP resplendissant après avoir traversé l'Atlantique, démonte au bras, pour assister à cet événement historique, le référendum sur l'indépendance d'un autre peuple nordique ami de la liberté. Septembre 2014. Le député de Saint-Jérôme a déjà mis le PQ à sa main. L'Écosse, la Catalogne... Tout peut encore arriver.

## Politique

Et dans le roman, ça arrive. « Une confortable majorité de votants vient de séparer le Nord du reste de l'île. [...] Les rédacteurs de tabloïds évoquent stupidement des cortèges d'automobiles roulant vers le sud sur la M74, des files d'attente devant les agences immobilières, un exode des propriétaires de résidences secondaires, des résidents anglais et des "réalistes". » Comme elles nous semblent familières, ces vieilles peurs et ces misérables paniques soigneusement entretenues. Le passage se conclut sur cette constatation: « C'en est fini de la Grande-Bretagne. » Dommage que ce soit trop beau pour être vrai.

Sarah Hall est vue par certains comme un des secrets les mieux gardés de la littérature anglaise. Et son sixième livre de fiction, cette ample *Frontière du loup*, serait ainsi l'occasion d'une consécration logique. On aimerait voir ce que ça donne dans la langue de Shakespeare. Dans cette traduction, il y a d'occasionnelles beautés, mais aussi de nombreux passages où l'écriture se traîne, où le style devient quelconque, factuel et plat. On pourrait avoir affaire, bien entendu, à une traduction laborieuse. La froideur et l'absence d'humour de l'ensemble ne sont pas vraiment un problème. Quant à la toile de fond politique, elle s'accorde à l'esthétique romanesque de l'auteure telle qu'elle l'a exposée en entrevue au *Guardian* (ma traduction): « Je ne vois pas comment les livres peuvent être écrits sans contexte politique — du moins s'ils sont pertinents et ambitieux. »

## Le langage de la meute

Le loup. Non plus celui, dit solitaire, qui porte une ceinture d'explosifs, dissimule un kalachnikov ou conduit un véhicule transformé en arme offensive. Mais l'authentique terreur primitive. « [...] les arbres, leur antique et sombre république. Le cadre parfait pour un lynx ou un ours en embuscade. Elle aimerait croire [...] qu'un jour le pays dans son entier se réensauvagera, quelles que soient ses divisions récentes exprimées par les urnes. Elle aimerait croire qu'il y aura de nouveau un endroit où les réverbères s'arrêteront pour faire place à la nature sauvage. »

Hall possède une indéniable maîtrise des réseaux de sens tissés par une œuvre. Au thème de la partition du Royaume-Uni répond l'immense territoire grillagé où se déploient dans un premier temps les loups réintroduits. La frontière servant à isoler un grand morceau de nature des paysages environnants est plus brutalement réelle que celle que tracent, entre un empire sénile et la jeune nation, les vestiges de l'antique mur d'Hadrien.

Autre parallèle difficile à rater: à l'organisation sociale complexe de la meute, orbitant autour du couple et de la structure familiale, s'oppose la propre grossesse de Rachel, la spécialiste des loups, qui décide d'avoir et d'élever seule son enfant.

Rachel aboutit dans cette Écosse nouvellement indépendante où la meute échappée de l'enclos de Cumbrie se verra accorder l'équivalent d'un statut de réfugié. Elle regarde le parlement presque neuf. « Tout cela est possible, se dit-elle, si les gens le veulent avec suffisamment de force, s'ils sont las et habités par l'espoir. » Eh oui.

Puis un avion l'emmène survoler les Highlands à la recherche de ses loups. Les voici, à la queue leu leu au sein de la vaste lande, le père, la mère, deux jeunes. Une famille. Un pays.

## LA FRONTIÈRE DU LOUP

Sarah Hall  
Traduit de l'anglais  
par Éric Chédaille  
Christian Bourgois  
Paris, 2016, 474 pages

cœur Klervi, petit village breton en perdition, où la jeune citadine ne veut certainement pas s'installer, mais où le destin va finalement la rattraper.

Le ton est léger, le dessin parfois badin avec ces animaux qui parlent, mais le propos ne boude pas pour autant sa densité en faisant de cette histoire d'héritage et de pâtisserie-boulangerie un voyage au cœur des racines, de la famille et de ses secrets qui se dévoilent souvent dans les moments de transition. C'est sucré, un peu. Humain? Surtout!

## Le Devoir

LES RÉVERIES D'UN GOURMET SOLITAIRE  
Jirô Taniguchi et Masayuki Kusumi  
Casterman  
Bruxelles, 2016, 142 pages

LES JOURS SUCRÉS  
Loïc Clément et Anne Montel Dargaud  
Bruxelles, 2016, 146 pages

## BANDE DESSINÉE

Nourrir le 9<sup>e</sup> art en mangeant

FABIEN DEGLISE

Il est possible d'en débattre, quoique... le Japon est l'un des pays, sinon le pays, où l'on mange le mieux au monde. La fraîcheur. Le raffinement. L'équilibre. Tout y a été pensé depuis des millénaires pour nourrir et ravir en même temps. Et c'est là toute la savoureuse équation qui se retrouve une nouvelle fois au cœur des *Réveries d'un gourmet solitaire*, dernière création du maître du roman graphique à la japonaise, Jirô Taniguchi, et de son complice du moment, le comédien Masayuki Kusumi. Le récit trace les contours d'une suite, celle du *Gourmet solitaire*, sortie au Japon en 1997 (chez Casterman en 2005).

Sous la couverture, on revoit ce même homme d'affaires

spécialisé dans l'import-export qui trouve une source incroyablement de plaisir, de poésie, d'introspection au contact des repas simples qu'il découvre dans les *izakayas*, les bistrotts des villes qu'ils fréquentent. Ce sont des histoires de bouffe, loin du « maniérage » et de l'ostentation qui accompagne nos débordements médiatico-culinaires d'ici. Et c'est terriblement plus digeste.

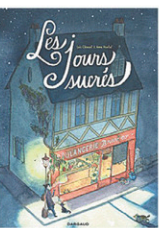
L'oden en soupe d'Aoba-Yakocho, le ragoût japonais du parc Komazawa, la sépiole en teriyaki de Shôtô, les œufs de morue, les algues mozuku au vinaigre... le menu est inspirant, tout comme les dessins de Taniguchi qui, dans

la lignée de son contemplatif *Homme qui marche* (Casterman, 1995), invite une nouvelle fois ici au voyage, à l'abandon... en donnant particulièrement faim.



## Le passé par le croissant

De nourriture, il est également question dans *Les jours sucrés* de Loïc Clément et Anne Montel, autre aventure intérieure qui trouve ses marques dans le gâteau opéra, la rose des sables, le mille-feuille, le financier, la madeleine et autres pains, croissants et pains au chocolat de la boulangerie dont Églantine, 28 ans, va hériter après la mort de son père. L'établissement se trouve au



## LA VITRINE

Michel Wieviorka

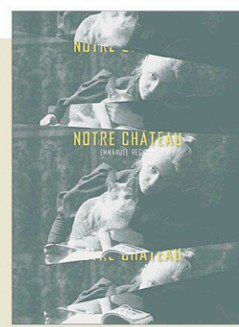


ROMAN

LE SÉISME  
MARINE LE PEN PRÉSIDENTE  
Michel Wieviorka  
Robert Laffont  
Paris, 2016, 234 pages

Si Marine Le Pen gagnait l'élection présidentielle le 7 mai 2017, quel visage prendrait la France? Dans cette dystopie bien menée, le sociologue Michel Wieviorka l'imagine avec crainte et tremblement. Il se met dans la peau de Michael W. Squirrel (en polonais, *wiewiorka* signifie « écureuil »), un journaliste américain fictif, pour raconter le désastre. Elue, donc, avec 51,8% des voix, Marine Le Pen annonce rapidement ses intentions de rétablir la peine de mort et le bagne, de contester la participation française à l'Europe politique afin de se rapprocher de la Russie et d'expulser les immigrants, surtout musulmans, indésirables. Les attaques contre ces derniers se multiplient partout au pays. L'économie s'effondre. Jean-Marie Le Pen, le soir de l'élection, a un malaise cardiaque et meurt le 20 octobre 2017. Eric Zemmour devient ministre de l'Éducation mais finit par démissionner devant les résistances qu'il suscite, tout comme le premier ministre Florian Philippot. En gros, c'est le chaos, et la France est en proie à un fascisme en quête de respectabilité. Sociologue de gauche partisan du multiculturalisme, Wieviorka mène, avec ce livre, une guerre préventive à l'extrême droite et veut faire peur. On se dit parfois qu'il exagère, mais on ne peut s'empêcher de frémir en imaginant le pire avec lui.

Louis Cornellier

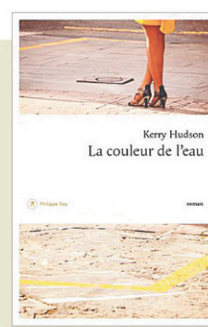


ROMAN

NOTRE CHÂTEAU  
Emmanuel Régniez  
Avec des photographies  
de Thomas Eakins  
Le Tripode  
Paris, 2016, 352 pages

Les maisons comme personnages principaux de romans meurent rares. Assez du moins pour qu'on s'amuse d'en voir surgir deux au cours de la même saison littéraire, chez Martine Desjardins (*La chambre verte*, Alto) et dans le second livre d'Emmanuel Régniez, en des récits et des tons toutefois fort différents. Ici, un frère et une sœur, adultes, vivent depuis des années reclus, isolés dans une majestueuse maison héritée, après le malencontreux accident qui a fauché la vie de leurs parents. Une maison étrange, qu'ils ont baptisée Notre Château, et où ils résident, tranquilles, d'amours incestueuses et de lectures. Jusqu'à ce fatidique 31 mars où leur fragile équilibre se fissurera. Ce récit gothique est porté par la voix du frère, qui répète, serine, redit et précise ses phrases en boucle. Un choix stylistique, efficace et audacieux en début de lecture, où il rend bien le caractère obsessionnel et névrosé du personnage et de sa routine, qui finit toutefois par sonner comme un vinyle qui saute et par perdre son allant. Malgré l'hommage rendu aux prédécesseurs de la littérature gothique et les détours que prend l'auteur pour faire monter notre paranoïa et notre angoisse de lecteur, on anticipe la chute trop longtemps d'avance pour pouvoir ranger ce second livre, comme le propose l'éditeur en quatrième couverture, auprès de *La maison des feuilles* (Danielewski), ou des films *Shining* (Kubrick) et *The Others* (Amenábar).

Catherine Lalonde



LITTÉRATURE ÉCOSAISE

LA COULEUR DE L'EAU  
Kerry Hudson  
Philippe Rey  
Paris, 2015, 350 pages

L'horrible traduction du titre du premier roman de Kerry Hudson (*Tony Hogan m'a payé un ice-cream soda avant de me piquer maman*, Philippe Rey) nous avait détournés du bouquin, et on s'en mord les doigts maintenant que l'Écossaise d'origine et néo-Berlinoise a récolté le Femina étranger 2015 avec son deuxième opus. Dave et Alena sont deux tout jeunes adultes aux rêves déjà écrabouillés. Lui parce que ses économies, ses propres désirs et ses aspirations de voyages au long court ont été effacés par la longue agonie de sa mère adorée. Elle, parce venue du fond de la Sibérie vers un avenir meilleur, s'est retrouvée prise, victime d'un réseau de trafic humain. Ils se croisent et se rencontrent à Londres, s'entichent l'un de l'autre, malgré le mal qu'ils ont à s'abandonner, à se dire, à se révéler. Romance sans sentimentalisme sise dans un univers hyper glauque, qui a l'intelligence et la grâce de ne jamais céder au mélo ni au voyeurisme, *La couleur de l'eau* est portée par le talent de conteuse indéniable de Hudson, mais surtout par sa capacité à peindre des personnages attachants dans toute leur complexité et leurs paradoxes. On finit par « comprendre » même les gestes de l'inexcusable proxénète. Et le réalisme à la Hudson devient ainsi, en quelque sorte, un humanisme.

Catherine Lalonde

## PRIX ÉMILE-NELLIGAN 2015

## Félicitations

À LA LAURÉATE

Rosalie Lessard  
*L'observatoire*  
Le Noroît



ET AUX FINALISTES

Antoine Dumas  
*Un monde, inventaire*  
Les éditions du passage



Marie-Andrée Gill  
*Frayer*  
La peuplade

FONDATION  
ÉMILE-NELLIGAN

100, rue Sherbrooke Est  
bureau 202  
Montréal (Qc) H2X 1C3  
Téléphone 514.278.4657  
info@fondation-nelligan.org  
www.fondation-nelligan.org

photos @ Robert Echeverry

# ESSAIS

## Quel monde nous laissent les boomers ?

LOUIS CORNELIER

Les baby-boomers, nés entre 1940 et 1966 selon la périodisation du démographe Jacques Henripin, sont souvent associés à la Révolution tranquille. Or, cette dernière, qui se caractérise par une modernisation de l'État québécois, serait plutôt l'œuvre de la frange progressiste de la génération précédente. Le véritable apport des boomers à l'évolution de la société québécoise est ailleurs, dans le bouleversement des modes de vie qui frappe tout l'Occident de 1960 à 1990. Telle est la thèse que développe Jean-Marc Potté dans *La révolution des mœurs*.

« Dans les pays industrialisés et dotés d'un régime libéral, écrit le politologue, une culture fondée sur les contraintes, l'abnégation et la subordination de l'individu à la communauté disparaissait. Une autre, basée sur la liberté, la satisfaction des besoins et le plaisir, s'affirmait. »

L'euphorie économique des Trente Glorieuses s'accompagne d'un changement social fondamental: la société traditionnelle (travail, famille, autorité, solidarité communautaire) s'efface au profit de la société de consommation, qui valorise le plaisir et l'épanouissement individuel, notamment par la pratique d'une sexualité libre, rendue possible par l'arrivée de la pilule anticonceptionnelle. Les curés sont remplacés par Elvis et les Beatles, au son desquels les jeunes filles dansent en minijupe.

### Individualisme et individualité

Né en 1940, Jean-Marc Potté, plus associé au marxisme qu'à la contre-culture, analyse pourtant avec bienveillance cette révolution des mœurs, bien qu'il reconnaisse que « cette nouvelle génération, habitée par le désir de consommer et valorisant les jeunes entrepreneurs, deviendra la proie du capitalisme qui, telle une pieuvre, aspire tout ce que ses tentacules effleurent ».

Au Québec, la revue *Parti pris* (1963-1968), sans s'inscrire directement dans la logique de la révolution des mœurs, préparera d'une certaine façon le terrain en affichant son athéisme, son laïcisme et sa totale liberté d'expression. La revue phare de ce mouvement sera toutefois *Mainmise*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le Québec d'aujourd'hui est le résultat d'une révolution des mœurs qui continue de faire sentir son influence individualiste sur notre société, dans laquelle l'esprit social-démocrate de la Révolution tranquille est dangereusement menacé d'épuisement.

(1970-1978), qui prône la révolution individuelle, le rejet des institutions traditionnelles (famille, école, État) et la libération par la triade sexe, drogue et rock'n'roll. Plus tard, le magazine *La Vie en rose* (1980-1987) viendra approfondir ce processus libérateur en consolidant les discours féministe québécois.

Le Québec d'aujourd'hui est le résultat de cette révolution des mœurs. Cette dernière, en effet, continue de faire sentir son influence individualiste sur notre société, dans laquelle l'esprit social-démocrate de la Révolution tranquille est dangereusement menacé d'épuisement. On peut, évidemment, s'en désoler à certains égards.

La Révolution tranquille voulait institutionnaliser la solidarité communautaire canadienne-française en l'étatisant. Sa réussite est indéniable, même si plusieurs la remettent aujourd'hui en question. Le Québec d'aujourd'hui est le résultat de cette révolution des mœurs, elle, laisse un bilan plus ambigu. Son rejet de la tradition et des contraintes concomitantes constitue certes une forme de libération, mais il engendre aussi un individualisme délétère, nourrissant une société de marché sans âme.

Jean-Marc Potté, qu'on a déjà connu plus pessimiste, choisit pourtant de voir le bon côté des choses. « Il faut distinguer, explique-t-il, l'individualisme et l'individualité. » Le premier relève d'un

égoïsme condamnable, alors que la seconde désigne la capacité de chacun à s'autodéterminer sans contrainte extérieure et peut « mener à une solidarité librement assumée », donc d'autant plus forte.

Cette dernière se constitue le moment fort de cet ouvrage, par ailleurs assez peu original. Elle suggère que la nécessaire solidarité, que Potté trouve dans les rangs de Québec solidaire, doit désormais émaner de « personnalités fortes qui choisissent rationnellement la solidarité sociale, car elles ont compris que leur autonomie et leur identité mêmes dépendent de celles des autres ». Force est toutefois de constater que, dans le monde que nous laissent les boomers, les individualistes sont plus nombreux que les individualités solidaires.

### La foi d'un boomer

Né en 1953, Serge Provencher, aujourd'hui retraité de l'enseignement au collégial, est un baby-boomer atypique. Après une enfance à l'eau bénite, il a perdu la foi. En cela, il est représentatif de sa génération. Toutefois, et c'est ce dont témoigne *Zigzags et encens*, son journal spirituel, il regrette cette perte, s'en inquiète et cherche à la combler. Il constate, dans des pages empreintes de modestie, d'authenticité et d'humour, le « désordre de [sa] vie spirituelle » et avoue être habité par « la peur de passer à côté de Dieu ».

Très critique à l'endroit du catholicisme d'antan, Provencher, en tant que père et boomer, se sent pourtant coupable du « tiers-monde spirituel » qu'il légua à la jeunesse québécoise, privée d'éducation à la vie intérieure et abandonnée à l'individualisme matérialiste, voire au nihilisme.

À la manière d'Emmanuel Carrère, il revendique son « goût du christianisme », faute de foi. « Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé », lui dirait sûrement Blaise Pascal s'il le pouvait. Provencher, toutefois, se console difficilement devant le monde que sa génération laisse en héritage, monde de zigzags spirituels dans lequel sa propre quête de Dieu apparaît caduque. La révolution des mœurs, en ne transmettant qu'un héritage sans racines, nous aurait-elle condamnés à l'errance ?

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### LA RÉVOLUTION DES MŒURS

COMMENT LES BABY-BOOMERS ONT CHANGÉ LE QUÉBEC  
Jean-Marc Potté  
Québec Amérique  
Montréal, 2016, 120 pages

### ZIGZAGS ET ENCENS

ITINÉRAIRE SPIRITUEL D'UN BABY-BOOMER  
Serge Provencher  
Médiaspaul  
Montréal, 2016, 208 pages

### CINÉMA

## Michel Brault, l'homme de la lumière

ODILE TREMBLAY

Depuis que le cinéaste et directeur photo Michel Brault nous a quittés en 2013, on se sentait en panne de témoignages, pour mieux cerner cet homme précieux et discret, qui a mis au monde le cinéma direct en changeant le cours de notre septième art.

« À sa disparition, en 2013, le journal *Le Monde* écrivait ainsi: "Il est rare que la mort d'un homme évoque une naissance", pour évoquer cette contribution du réalisateur des Raquetteurs », écrit Gilles Noël en préface à son recueil d'entretiens qu'il a effectués avec le cinéaste des *Ordres* en 2005, classés par films et parfois par thématiques plus générales. Gilles Noël était un ami de longue date et un collaborateur, qui avait réalisé en 2006 *Le cheval de Troie de l'esthétique*, documentaire en six tableaux sur l'œuvre de Michel Brault.

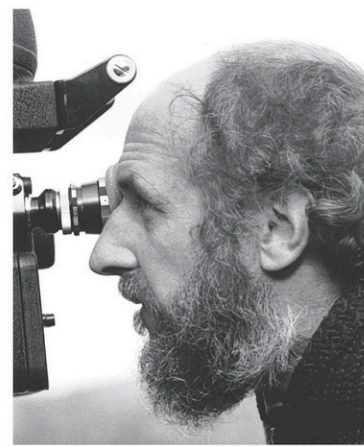
Voici ces entretiens publiés avec plus de 250 photos de tournages, plans et documents, ressuscitant le parcours d'un artiste qui fut aussi un « patenté », bricolant des caméras de souplesse appelées à faire date. « C'est un accident de parcours qui lui a permis de raffiner la technique en lui offrant la possibilité de synchroniser un instant l'image et le son avec une caméra légère qui permettait, comme le lui disait si bien son ami Jean Rouch, de courir "dans les paquerettes" », rappelle l'auteur.

À Michel Brault qui ne cessait de se proclamer sans pensée, Gilles Noël donne tort en montrant que sa pensée passait par la pratique.

Brault précisa avoir lutté, au cours de ses années à l'ONF, contre l'emprise de la littérature au cinéma. Il était visuel au premier chef. « Toute ma vie, j'ai été entouré de lumière, j'ai étudié la lumière, je l'ai soignée, je l'ai cajolée », avant d'expliquer plus tard: « Tout me vient de l'expérimentation. »

Le nom de Michel Brault est indissociable de celui de Claude Jutra, son ami et complice de jeunesse qui l'a entraîné dans l'aventure cinématographique: « J'ai tout appris de Claude », dira-t-il. Dès *Mouvement perpétuel* en 1949, Brault a touché à la caméra pour celui qu'il allait accompagner dans tant de films: *Mon oncle Antoine*, *Kamouraska*, etc.

Ses souvenirs de leurs folles équipées à New York, qui leur valut une rencontre avec Fellini et Giulietta Masina, se marient



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Un portrait de Michel Brault tiré du documentaire *Cinéma vérité: le moment décisif*, de Peter Wintonick

aux ombres du Québec de la Grande Noirceur, en manque de liberté et de cinéma.

### Aujourd'hui

Il est fascinant de lire les propos de Brault commentant les aventures de *Pour la suite du monde*, d'*Entre la mer et l'eau douce* et des *Ordres*. Intéressant aussi de voir celui qui a connu toutes les avant-gardes dans un climat souvent de clandestinité analyser le milieu du cinéma de ses dernières années. « C'est un système qui encourage le nivellement. Souvent vers le bas. La bureaucratie a gagné la guerre. [...] Plusieurs scénarios ont souffert de refus "institutionnels" répétés pour finir par être acceptés à leur plus bas niveau d'accessibilité. »

Le cinéma de Michel Brault était une éthique, portée par le mouvement du direct. « On avait le souci de ne pas trop monter. Parce que le montage

bouleverse ce qui s'est passé. Parce que tout est possible pour les cinéastes. On peut enlever ce qu'on veut, faire dire ce qu'on veut à quelqu'un. C'est une très grave responsabilité. » Ajoutant ail-

leurs: « C'est pour donner la parole aux autres que je sentais qu'il fallait que les caméras soient insonores, synchrones et légères. Et ça, ça colore toute la période qui commence avec Les raquetteurs. »

Les arts sont en correspondance: Brault en témoigne après une visite déterminante au Rijksmuseum d'Amsterdam en 1958: « Le clair-obscur de Rembrandt. C'est ce jour-là que j'ai trouvé ma vocation. »

Le Devoir

### MICHEL BRAULT

CONVERSATION SUR LE VISIBLE  
Entretiens avec Gilles Noël  
L'Hexagone  
Montréal, 2016, 197 pages

### ANALYSE LITTÉRAIRE

## La demi-révolution de Liberté

Une nouvelle équipe a orienté la revue littéraire à gauche dans le sillage d'Hubert Aquin

MICHEL LAPIERRE

En 1961, deux ans après la fondation de la revue littéraire montréalaise, Hubert Aquin, alors son directeur, y écrivit: « La revue Liberté peut être considérée comme une agression. » Le reste de l'équipe ne le suivit guère, si bien qu'au fil des ans, le « dilettantisme » qu'il craignait supplante la « conspiration » qu'il espérait. Mais, en 2006, une nouvelle équipe s'inspire de lui et, en 2012, fait sien son mot d'ordre: « Comprendre dangereusement. »

Voilà le revirement qu'analyse avec minutie, dans son ouvrage *La résistance en héritage*, Rachel Nadon, doctorante en littérature québécoise. Elle insiste sur l'influence déterminante de Pierre Lefebvre, dramaturge né en 1963. Il devient rédacteur en chef de *Liberté* en 2005. L'année suivante, l'éditorial « *Assoiffés de sens* », qui porte sa marque et ressemble à un manifeste, souligne que l'« intellectuel » doit assumer une « responsabilité morale » comme « citoyen », même avec « indignation et colère ».

Le lien étroit de la revue trimestrielle avec un représentant du monde théâtral témoigne d'un changement considérable, observe Rachel Nadon avec beaucoup de pertinence. *Liberté* fait l'expérience d'une camaraderie stimulante propre à ce milieu et que connaissent peu les écrivains, qui, souvent enfermés dans une tour d'ivoire, avaient précédé les membres de la nouvelle équipe. Le contact avec un public en chair et en os permet plus sûrement à l'homme de théâtre, à la différence du pur intellectuel, de respirer un air vivifiant.

À la présence de Lefebvre s'ajoute, en 2005, celle d'un autre dramaturge, Olivier Kemeid,

né à Montréal en 1975 de parents égyptiens, le plus connu dans le milieu littéraire parmi les nouveaux collaborateurs de la revue. Dirigée durant de nombreuses années par Jean-Guy Pilon, puis à partir de 1980 tour à tour par François Ricard, François Hébert et Marie-Andrée Lamontagne, la revue prend, grâce à Lefebvre, à Kemeid et à d'autres, une orientation sociale nettement plus à gauche.

En 2012, son adoption d'un plus grand format matérialise cet esprit neuf à la lumière esthétique de l'œuvre d'Aquin. Il s'agit, écrit Lefebvre, de réaffirmer « le rôle politique de l'art comme de la réflexion, c'est-à-dire leur capacité à ébranler, à fissurer parfois ce qui est figé en nous et en nos institutions ».

Néanmoins, le rédacteur en chef cherche à démythifier la Révolution tranquille, à laquelle on associe souvent les premières années de *Liberté*. Il publie même des textes qui, demandés à des gens de droite, expriment leurs réserves sur ce tournant historique.

Comme le souligne Rachel Nadon, la revue réinventée boude la Révolution tranquille alors qu'elle en reste « l'héritière ». Elle s'enferme d'autant plus dans cette contradiction qu'elle se réclame d'Aquin, qui poussa le bouleversement québécois de l'époque jusqu'à l'extrême.

Collaborateur  
Le Devoir

### LA RÉSISTANCE EN HÉRITAGE

LE DISCOURS CULTUREL DES ESSAYISTES DE LIBERTÉ (2006-2011)  
Rachel Nadon  
Nota bene  
Montréal, 2016, 226 pages



Rachel Nadon



## L'éducation au pluralisme: un défi et une richesse

La meilleure résistance au radicalisme, c'est la connaissance de la pensée des autres.

« Un exercice nécessaire dans le contexte actuel. »

Nathalie Collard,  
*La Presse*

Essai • 360 pages • 32,95 \$  
PDF et ePub • 24,99 \$

Boréal

